**Mariette Delamare, *George Sand et la vie littéraire
dans les premières années du Second Empire* Lise
Sabourin**

Lise Sabourin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2522>

DOI : 10.4000/studifrancesi.2522

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 142-143

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Lise Sabourin, « Mariette Delamare, *George Sand et la vie littéraire dans les premières années du Second Empire* Lise Sabourin », *Studi Francesi* [En ligne], 178 (LX | I) | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2522> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2522>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Mariette Delamaire, *George Sand et la vie littéraire dans les premières années du Second Empire* Lise Sabourin

Lise Sabourin

RÉFÉRENCE

MARIETTE DELAMAIRE, *George Sand et la vie littéraire dans les premières années du Second Empire*, Paris, Honoré Champion, «Romantisme et modernités», 2012, pp. 554.

- 1 Mariette Delamaire choisit une période (1851-1857) et un point de vue (la relation d'un auteur au monde littéraire) intéressants pour étudier la place d'écrivain de George Sand sous Napoléon III. Comme son introduction le rappelle (pp. 7-11), ces premières années de l'Empire autoritaire qui marquent le lancement du réalisme lui réservent une place singulière: respectée pour son œuvre romantique, mais jugée moins novatrice que Balzac, moins originale que Stendhal, moins ferme que Flaubert dans ses objectifs littéraires, elle pourrait sembler dépassée aux yeux de la nouvelle génération, d'autant que sa retraite provinciale la tient apparemment éloignée des préoccupations de la capitale. Or il n'en est rien puisqu'elle entretient un réseau – que son abondante *Correspondance* publiée par Georges Lubin atteste – qui la place au cœur des relations littéraires entre auteurs, éditeurs, journalistes et gens de théâtre.
- 2 La première partie l'étudie comme romancière et journaliste (pp. 13-73). Socialement jugée dangereuse, mais politiquement ménagée par le pouvoir, Sand jouit d'un prestige qui ne l'empêche pas de devoir lutter contre les contrefaçons et manifester sa liberté lors des parutions en feuilleton. Ayant gagné son indépendance, mais protégeant sans cesse son autonomie financière en femme pratique confrontée à de lourdes charges, elle milite pour le respect de la vie privée des écrivains contre les investigations journalistiques et s'attache à défendre les droits de son métier d'écrivain, à rééquilibrer le rapport de force avec ses éditeurs, quitte à passer par l'appel à l'opinion. Avec la

Société des gens de lettres, elle lutte pour la vente de la propriété littéraire, grâce à son agent Aucante, même dans ses relations avec son ami Hetzel envers qui son estime n'exclut pas la prudence.

- 3 La deuxième partie traite de George Sand auteur dramatique (pp. 75-167). Elle a fait jouer vingt-six pièces à Paris de 1840 à 1872, le point culminant de sa production théâtrale correspondant justement à cette période 1851-1856. Certes l'argent, lié à tout succès théâtral à l'époque, peut l'y avoir intéressée, mais c'est surtout une préoccupation morale qui l'anime, le théâtre lui apparaissant comme un divertissement instructif pour le public populaire et bourgeois. Ses personnages, empruntés au réel, mais sublimés par l'idéal, sont porteurs d'idées pour résoudre les antagonismes sociaux, par exemple par la valorisation de la mésalliance. Mais, si les idées de Sand sont audacieuses, sa forme demeure plus traditionnelle: elle refuse la «pièce bien faite» ou la comédie d'intrigue à la mode, revient à la *commedia dell'arte*, au genre sérieux ou à la comédie poétique à la Hoffmann. Les réticences de la critique, attachée aux codes du genre, expliquent sans doute son abandon progressif et son retour au théâtre de Nohant, actif depuis 1846, forme de création collective à multiples facettes, où elle retrouve l'appréciation que lui ont malgré tout marquée les spectateurs parisiens.
- 4 La troisième partie inscrit George Sand dans la vie littéraire de son temps et cherche à déceler quelle place la littérature occupe vraiment dans sa vie comme dans ses idées (pp. 283-485). Soucieuse de défendre son théâtre et de répondre aux critiques négatives sur ses romans, elle fait paraître ses préfaces dans la presse pour élargir son audience. Outre ses articles sur le Berry, elle publie aussi sur les écrivains (Balzac, Michelet, Hugo, Cooper...), principalement dans «La Presse» et «L'Illustration». Elle reçoit évidemment beaucoup de lettres de jeunes auteurs, mais, tout en les conseillant moralement, se refuse à juger de leurs œuvres, réservant à quelques protégés son soutien. C'est sa façon d'exercer son magistère littéraire et moral: pour elle, l'artiste a le don de transcrire les émotions communes, de les métamorphoser en objets esthétiques afin que chacun puisse y retrouver «l'écho de [son] humanité». Elle conserve une conception lyrique de la poésie, mais décèle dans le roman et le théâtre les grands genres à venir, par leur aptitude, à travers des personnages, à faire réfléchir lecteurs et spectateurs. Fidèle à sa génération romantique, elle reste attachée à «l'attrait mystérieux» de la création: elle entremêle ombre et lumière, conçoit l'œuvre comme une rêverie réflexive, cherche à donner une vision montrant l'homme aux prises avec ses idées et ses passions, sans conclure, seulement en donnant à penser par le simple fait de narrer ou d'animer ses personnages, empruntés au réel, mais librement forgés. C'est pourquoi elle demeure réticente lorsque Champfleury l'appelle, vu ses convictions républicaines et sa promotion de l'esprit régionaliste, à s'engager dans la bataille du réalisme: Sand craint toute rigidité doctrinale, défend la liberté d'invention artistique et préfère la vérité par le beau à la stricte observation des faits.
- 5 La conclusion (pp. 487-391), avant bibliographie, index des noms et des œuvres citées, précise bien que l'idéalisme de George Sand n'est pas angélisme inné, refus du réel, mais conviction gardée, au-delà des déceptions de l'après 1848, que l'art peut conduire à un humanisme philosophique porteur d'espoir en la perfectibilité.